

Lecture sociocritique du roman français contemporain *No et moi* de Delphine de Vigan

Una lectura sociocrítica de la novela francesa contemporánea *No y yo*, de Delphine de Vigan

Monique LANDAIS CHOIMET
Facultad de Filosofía y Letras
Universidad Nacional Autónoma de México

Resumen

Elegir es eliminar, pero también es privilegiar y, para este artículo, mi elección recayó en *No y yo* (2007) de Delphine de Vigan, una novela que se encuentra en la encrucijada de dos tendencias literarias muy estudiadas por Dominique Viart y Alexandre Gefen. El primero de estos dos teóricos franceses ha estado analizando la literatura de campo desde los años 80; el segundo explora la función terapéutica de una práctica escritural que busca reparar al mundo. Esta encrucijada de ópticas en el límite de la producción literaria y de las ciencias humanas y sociales ilustra la facultad de la literatura para organizar encuentros individuales que nos ayudan a comprender mejor el mundo social, sus problemas estéticos y éticos, sus caminos tortuosos e improbables que nos revelan a nosotros mismos y a los demás. A través de la perspectiva sociocrítica de Claude Duchet y Pierre Popovic, este artículo planea dilucidar qué dice la novela sobre el mundo y de qué manera lo dice. Así definida, la lectura sociocrítica toma forma y sentido a medida que se entrelazan el análisis textual y el estudio sociológico de la novela. Este enfoque híbrido captura el espíritu de nuestro tiempo y fomenta una reflexividad crítica.

Palabras clave: Literatura de campo, reparación del mundo, sociocrítica, hibrididad, reflexividad crítica

Abstract

To choose is to eliminate, but it is also to privilege and, for this article, my choice fell on *No et moi* (2007) by Delphine de Vigan, a novel that is at the crossroads of two literary tendencies much studied today by Dominique Viart and Alexandre Gefen. The first of these two French theorists has been analyzing field literature since the 1980s; the second explores the therapeutic function of a scriptural practice

that seeks to repair the world. This crossroads of optics at the edge of literary production and the humanities and social sciences illustrates the faculty of literature to stage individual encounters that help us to understand better the social world, its aesthetic and ethical issues, its tortuous and improbable paths that reveal us to ourselves and others. It is through the sociocritical perspective of Claude Duchet and Pierre Popovic that this article plans to elucidate what the novel says about the world and in what ways it says it. Thus defined, the sociocritical reading takes shape and sense as one intertwines the textual analysis and sociological study of the novel. This hybrid approach captures the spirit of our time and fosters critical reflexivity.

Keywords: Field literature, repair the world, sociocriticism, hybridity, critical reflexivity.

L'homme est comme l'escargot : le chemin qu'il doit prendre pour arriver jusqu'à lui-même est tortueux.

—Stanislaw Jerzy Lec

1. Introduction

Sans vouloir entrer dans des considérations théoriques partiales ou des conjonctures historiques hasardeuses, il me semble cependant nécessaire de commencer par préciser brièvement dans quel contexte a surgi la sociocritique et, par là même, expliciter les raisons du choix de cette approche pour l'étude d'un roman du *xxi* siècle. Le texte fondateur de cette discipline qui date de 1971 est l'œuvre de Claude Duchet, professeur à l'Université Paris VIII et critique littéraire. C'est dans un article intitulé "Pour une sociocritique ou variations sur un incipit" publié dans le numéro 1 de la revue *Littérature*, qu'il énonce les propositions initiales de ce nouvel accès aux textes. Il s'agit avant tout d'en finir avec les analyses structurales considérées après les grandes mouvances libertaires de Mai 68 comme trop ardues, ennuyeuses, réductrices et totalisantes. Déplacer la focale en multipliant les angles de vue devient le mot d'ordre visant à éradiquer les lectures monolithiques académiques. Dès 1970, Roland Barthes préconise d'ailleurs ce point de vue qu'il illustre avec sa célèbre étude *S/Z* où il renouvelle l'approche d'un texte classique. Il y privilégie la polysémie de la connotation pour faciliter l'appréhension de la pluralité du texte que le lecteur doit aborder en tant que producteur et non simple récepteur (Barthes, 1970: 10). Cette procédure suit une "méthode de lecture qui amène à la pluralisation de la critique, [...] à la fissuration du savoir dissertatif, l'ensemble de ces activités prenant place dans l'édification (collective) d'une théorie libératoire du Signifiant" (Barthes, 1970: Quatrième de couverture).

En parallèle et en accord avec cette suprématie attribuée à la forme qui fait sens, le sociocriticien "choisit pour objet d'étude la socialité du texte comprise comme les qualités de son écriture qui assurent la possibilité de sa lisibilité et de sa circulation dans l'espace social" (Popovic, 2011: 19). En d'autres termes, il s'agit d'étudier la

façon dont la littérature s'approprié le social et le met en forme par la textualité. C'est à quoi se consacrent aujourd'hui divers chercheurs du CRIST (Centre de recherche interuniversitaire en sociocritique des textes), dans le but de renouveler le paradigme interprétatif susceptible "d'établir un horizon commun et partageable", ainsi que le spécifie Sarah Sindaco de l'Université de Liège dans une publication collective intitulée *Actualité de la sociocritique* (Maurus et Popovic, 2013: 86). La sociocriticienne belge propose d'observer les thématisations, les contradictions, les apories, les dérives sémantiques, la polysémie, etc., dans le but de saisir l'historicité des textes, leur impact critique et leurs multiples apports en matière de renouvellement social.

Forte de ces atouts empruntés aux sciences humaines et sociales, la sociocritique s'impose tout naturellement dans les périodes de crise majeure comme la nôtre et démultiplie ses pratiques ; condition *sine qua non* à la nature de son épistème. De fait, cette discipline se fonde sur deux principes fondamentaux : d'une part, l'intérêt premier pour la singularité ; d'autre part, la logique de la découverte comme structure matricielle des études littéraires. En conséquence, l'approche sociocritique se veut performative dans la mesure où elle entraîne un changement du regard que nous portons sur les objets et les phénomènes sociaux et dans le meilleur des cas, un changement d'attitude face aux tabous, aux contradictions, aux inhibitions, aux clichés, aux non-dits, aux préjugés, etc. Le point d'inflexion crucial véhiculé par cette discipline consiste alors en une intelligence constructiviste du texte étudié :

La sociocritique n'est ni une discipline ni une théorie. Elle n'est pas non plus une sociologie, de quelque sorte qu'elle soit, encore moins une méthode. Elle constitue une perspective. A ce titre, elle pose comme principe fondateur une proposition heuristique générale de laquelle peuvent dériver de nombreuses problématiques individuellement cohérentes et mutuellement compatibles. (Popovic, 2011: 1).

Il convient d'ajouter une dernière note à cette définition ouverte vu que Claude Duchet tient beaucoup à certaines fonctions particulières jouées par le lecteur/chercheur idéal : "il revient au sociocriticien de choisir le mode d'analyse et de description approprié ; il ira aussi vers ses penchants personnels et sera prié d'avoir de l'imagination" (Popovic, 2011: 19). Afin de renchérir sur ce dernier réquisit, il nous conseille vivement d'adopter la verve créatrice de Pierre Bayard dont les essais rivalisent d'intérêt avec les œuvres de fiction.

2. *Le roman contemporain comme miroir du réel*

Or, il se trouve qu'un roman contemporain me paraît pouvoir servir par antonomase les besoins d'une telle réflexion : *No et moi* de Delphine de Vigan, publié en 2007. Pourquoi "par antonomase" ? Parce que la double exclusion familiale et sociale en constitue le thème principal, résultat de l'observation sensible des couloirs du métro

parisien. Ces longues galeries qu'une foule indifférente parcourt en automate matin et soir recèlent pourtant des vécus dignes de la littérature de terrain, prisée par Dominique Viart. SDF, défavorisés, laissés-pour-compte, exclus, déshérités, les termes ne manquent pas pour étiqueter et stigmatiser ceux qui sont restés sur le banc des oubliés de la société. Toutefois, Delphine de Vigan saura surprendre son lecteur par le récit fécond d'une rencontre aux conséquences à la fois déconcertantes et vraisemblables, puisqu'elle veille minutieusement à la qualité du regard qu'elle porte sur l'autre.

Le titre en soi regroupe deux êtres énigmatiques : le premier nommé par sa négation et le second invitant à penser qu'il s'affirme comme la négation de cette négation, autrement dit par la privation de la perte. Cette dernière notion qui ressemble à une formule mathématique (une double négation égale une affirmation), a été explicitée par Tiphaine Samoyault à la fin du siècle dernier dans un recueil d'essais collectif, *L'Aujourd'hui du roman*, sous la direction de Laurent Zimmermann. À cet effet, l'essayiste (qui est aussi la dernière biographe en date de Roland Barthes), compare le processus scriptural littéraire à un déchiffrement de soi durant lequel la mémoire doit se vider afin de laisser place à l'autre en soi :

Cette expérience de la privation – d'arrachement au savoir – est décisive car elle fait naître une pensée propre qui n'aurait pas pu se développer autrement. [...] Le savoir appartient à l'avoir tandis que la privation est la privation d'être et permet alors à la pensée d'être, sans question, sans possession. C'est un type de pensée qui n'aurait pas pu advenir autrement, qui ne s'élabore pas à partir des savoirs existants ou disponibles, qui n'est pas articulation mais apparition, surgissement, et qui a besoin de la forme pour ne pas devenir un mirage. (Zimmermann, 2005: 88)

Aussi s'avère-t-il indispensable que la rencontre de l'autre s'accomplisse dans l'évidement de soi pour que le dialogue ait vraiment lieu. C'est dans ce sens que Lou (qui correspond à la première personne, moi, présente dans le titre), fait abstraction de tout préjugé et de tout interdit social, économique et culturel, pour permettre que se crée une véritable empathie mutuelle entre elle et No quand, aux yeux de tous, elles appartiennent à des univers antipodiques. Dans un processus complexe de connaissance de l'étrangeté extrême qui opère sur Lou à la manière d'un voyage initiatique, il lui sera possible de panser les blessures de l'enfance et d'affronter les grands défis de l'adolescence. En procédant de cette manière à une sorte de rituel de passage vers l'indépendance, le roman acquiert une fonction thérapeutique dans le sens où il partage la responsabilité de "réparer le monde", ainsi que le préconise Alexandre Gefen dans son essai *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle* :

Il s'agit de valoriser la littérature comme moment de constitution de communautés affectives ou comme activation de nos capacités à l'empathie grâce au pouvoir attribué à l'énonciation fictionnelle de nous conduire à changer de position affectivement et intellectuellement. [...] l'empathie n'est pas seulement une émotion morale réflexe, elle est une forme de relation et de communication *in absentia* avec l'autre. Dans le

déplacement mental produit par l'empathie, je me place dans la position de l'autre, je me désidentifie à moi-même et à mon langage privé pour me réidentifier, et j'exerce cette vertu démocratique consistant à attribuer à autrui l'existence d'une conscience morale et d'une subjectivité équivalente et égale à la mienne. Un tel déplacement est assurément plus qu'une simple contamination émotive, assurément plus qu'une sympathie : le "partager" y est indissociable du "comprendre". C'est par l'empathie que nous pouvons prendre conscience des difficultés et des souffrances d'autrui et y participer. C'est donc autant par le sentiment que par la raison que nous découvrons l'égalité. C'est bien la reconnaissance de ce pouvoir éthique et politique qui a conduit à placer l'empathie, comme le fait Martin Hoffman à la suite d'Adam Smith, au cœur de l'ontogenèse des sentiments moraux (en supposant que l'empathie nous permet de passer de la culpabilité privée à l'action sociale), et à insister, sur le plan politique, sur le rôle central de l'empathie dans la naissance et la solidification d'une conscience démocratique moderne globalisée. (Gefen, 2017: 152-153)

De cette réflexion profonde qui soutient la légitimité de la littérature contemporaine, émane une volonté de perpétuer l'*habitus* de la lecture attentive et réfléchie, active et engagée envers l'altérité. C'est dans ce sens que cet article abordera les divers aspects qui interviennent dans la construction d'un être responsable car conscient de son rôle dans la communauté, aussi minime soit-il. Ainsi se dresse une sorte de paradigme interprétatif utile à l'application d'une analyse sociocritique où les considérations éthiques et esthétiques constituent les vecteurs sous-jacents : familial, filial, amical et amoureux ; scolaire et professionnel ; social et culturel.

Une dernière considération méthodologique s'impose avant de clore cette introduction théorique et fictionnelle: plus qu'une recherche d'arguments prétendant prouver de manière incontestable la véracité de la signification attribuée au texte, cette approche préconise la mise en relief de motifs textuels afin d'assurer une "compréhension globale de la société et des représentations qu'elle génère et qui la définissent" (Maurus et Popovic, 2013: 95). Cette perspective particulière offre, par conséquent, une grande marge d'inventivité pour analyser la textualité ou mise en forme des représentations sociales, culturelles et autres. Découvrir l'imaginaire social contenu dans le roman et produit par les diverses voix que celui-ci met en jeu constitue donc l'objectif majeur de la lecture sociocritique envisagée par le présent article dans l'espoir que cette recherche puisse contribuer, non seulement au surgissement de l'empathie ou à sa consolidation, mais aussi et surtout, à l'insertion de l'exclu(e) dans la sphère privée et/ou publique. L'enjeu de cette littérature contemporaine consiste à déranger, interpellé et exiger en retour un nouvel engagement individuel d'ordre social et politique de la part du lecteur.

3. Dispositifs sémiotiques de nature langagière

Delphine de Vigan est née en 1966 et fait donc partie de ces écrivains que Dominique Viart estime délivrés d'un héritage très contraignant, celui de l'après-guerre,

puisque leurs premiers ouvrages se libèrent des interrogations accablantes qui minaient la création romanesque de leurs aînés, la chargeant de scrupules et de remords :

Ils n'ont pas à régler leur distance envers un héritage médusant. D'autres l'avaient fait avant eux, leur avaient montré que cela était possible, que la littérature pouvait s'octroyer cette liberté-là. Leur propos n'est plus cette difficulté d'« écrire après ». Ni après Beckett ni après Auschwitz. Leurs œuvres ont moins à assurer leur propre légitimité. [...] Leur question est plutôt celle de la place de la littérature dans un concert culturel plus ouvert que jamais, plus concurrentiel. Loin de l'enfermer dans le bastion de quelque tour d'ivoire, ils l'ouvrent sur le monde : ils y mettent en perspective des modes d'acculturation nouveaux, y compris virtuels, des réalités existentielles profondément changées. C'est là sans doute leurs nouveaux enjeux. (Viart, 2013: 206)

Force est de constater, en effet, que la page de la Grande Histoire avec sa Grande Hache a bien été tournée et que tout un chacun doit maintenant construire sa propre histoire, avec un “ h “ minuscule. Cette nouvelle perspective n'est cependant pas dépourvue d'embûches puisque les exigences personnelles, familiales et sociales s'avèrent drastiques dans un monde peu enclin à la sollicitude. Pour se forger une identité et trouver sa place au cœur d'une société de plus en plus exigeante, hostile et sélective, l'individu doit se diversifier, se pluraliser ; en un mot, s'ouvrir à une altérité radicale.

No et moi établit dès le début un double chronotope afin de cerner les milieux et les existences des deux protagonistes qui, bien que perçues dans un premier temps, comme antagoniques, se croiseront et s'enrichiront mutuellement. Lou Bertignac, âgée de 14 ans, vit avec ses parents dans un appartement d'un quartier assez aisé de Paris ; du point de vue économique, il n'y a aucun souci. Loin, très loin de cette réalité rassurante, No habite la rue et correspond à ce que les bien-pensants ont cru bon d'étiqueter comme SDF ; pieux euphémisme qui écorche moins les oreilles que le classique “clochard” mais dont la signification n'est pas pour autant moins intolérable au XXI^e siècle. Cette première vision dichotomique des personnages se verra vite estompée par la connaissance d'un passé douloureux commun à l'une et à l'autre. No est détestée et rejetée par sa mère qui

[...] s'est fait violer dans une grange quand elle avait quinze ans. Ils étaient quatre. Ils sortaient d'un bar, elle roulait en vélo au bord de la route, ils l'ont obligée à monter dans la voiture. Quand elle a découvert qu'elle était enceinte, il était trop tard pour avorter. [...] Après l'accouchement, elle a trouvé un emploi de femme de ménage dans un hypermarché du coin. Elle n'a jamais pris No dans ses bras. Elle ne pouvait pas la toucher. (Vigan, 2007: 131)

Lou, quant à elle, enrage de voir la sienne murée dans la douleur de son deuil, suite au décès de sa petite sœur âgée de quelques mois seulement alors que celle-ci ne montrait aucun signe avant-coureur d'une possible maladie ou quelconque faiblesse. Prostrée dans son silence, la mère s'absente dans un univers parallèle d'où ses proches sont

cruellement exclus. Et l'adolescente qui rentre de l'école "[...] la trouve assise sur son fauteuil, au milieu du salon. Elle n'allume pas la lumière du matin jusqu'au soir elle reste là [...] Plus jamais elle ne pose la main sur moi, plus jamais elle ne touche mes cheveux, ne caresse ma joue, plus jamais elle ne me prend par le cou ou par la taille, plus jamais elle ne me serre contre elle" (Vigan, 2007: 54-55).

Les deux jeunes filles se retrouvent ainsi hors du champ familial, sans recours maternel, dans la mesure où l'amour de la mère (figure tutélaire au moment de l'adolescence), ne leur est plus accordé ; No est en proie à la détresse, Lou au désarroi. D'emblée, il émane de ce premier tableau dressé selon la figure duelle de Janus, la lourde présence d'un passé cruel et l'inaccessible insertion dans un présent indécidable. Le chemin sera ardu, difficile à gravir si elles veulent se déprendre de leur passé afin de se forger une identité propre. Pour Lou, la tâche est simplifiée par l'attention d'un père aimant, attentionné, à l'écoute de sa fille et respectueux de ses idées. Pour No, il n'y a que la solitude et ses terribles dérivés dans l'enfer de l'inframonde. L'une ouvrira ses portes à l'étrangeté extrême pour se rasséréner en s'assurant que tout n'est pas encore perdu et l'autre répondra à cette invite, oubliant momentanément ses instincts de bête traquée.

Il ressort de ce premier aperçu la ferme volonté de Delphine de Vigan d'inscrire son roman dans un présent conflictuel et potentiellement explosif. Les clivages socio-économiques et culturels qui se creusent jour après jour ne semblent rien augurer de bon. Et pourtant aucune tonalité misérabiliste, aucun pathos exhibitionniste ne viennent ternir la lecture de ce roman qui a gagné le Prix des Libraires 2008. Alors, le lecteur est en droit de s'interroger sur les raisons d'un tel tour de force : comment traiter un sujet si sombre pour qu'il en émane un soupçon d'espoir ? Il semble que l'écrivaine ait eu recours à plusieurs procédés narratifs pour parvenir à cette fin. Et tous semblent œuvrer en faveur d'un brouillage des pistes habituelles pour modifier le regard devenu indifférent à la misère quotidienne sous l'influence pernicieuse de la terreur médiatique.

S'il est vrai que les circonstances sont souvent contraires à l'épanouissement des deux protagonistes, il n'en reste pas moins qu'elles ne manquent pas de ressources ; ressources personnelles, strictement inhérentes à leur nature même et mises à profit en fonction des aléas de leur jeune vie. Lou est dotée d'un QI de 160 mais, sans la curiosité saine et généreuse qui la porte vers l'autre, cet atout ne lui serait d'aucun secours. De son côté, No a acquis de l'expérience et elle en thésaurise précieusement les leçons apprises ; celles qui lui éviteront maints écueils par la suite.

Désormais conscientes et riches de cette complémentarité inhabituelle, les deux héroïnes tireront le plus grand profit personnel d'un dialogue équitable qui confrontent deux sociolectes antagoniques. Ces marques langagières d'appartenance à un groupe, non pas régional mais bien social et culturel, agissent à la manière de stigmates. En effet, lorsque Lou procède à une introspection afin de mieux saisir le déroulement des événements et leurs multiples impacts sur sa propre personne et sur son entourage, elle use de phrases parfaitement construites et liées en fonction d'une syntaxe irréprochable et d'un lexique riche et exact. Éduquée dans la pensée classique de Boileau, elle fera

d’ailleurs un exposé digne des plus hautes attentes de son professeur de français, si redouté par les autres élèves. À 14 ans, elle détient un répertoire grammatical, varié et précis, qui lui permet également de simplifier son discours pour le rendre accessible à tous : “je m’inquiétais pour toi ... tu fais partie de notre famille ... comment des jeunes femmes peuvent se retrouver dans la rue ... j’ai dit que j’allais faire une interview ... mais toi aussi t’es dans ma vie ... un cadeau qui modifie toutes les couleurs du monde ... un cadeau qui remet en cause toutes les théories.” Lou possède ainsi des atouts qui assurent son intégration scolaire et qui lui donnent des bases solides pour un épanouissement futur tant social que professionnel car elle en maîtrise les registres nécessaires et sait parfaitement en jouer. Il en est de même pour Lucas, un camarade de classe rebelle mais au cœur sur la main. Le sociolecte que celui-ci arbore va de pair avec celui de Lou, à ceci près qu’il est plutôt branché, cool et contestataire, s’amusant à narguer toutes les autorités : “Dis-donc, t’as fait mouche avec tes sans-abri ! ... Marin, il ne va pas te lâcher comme ça, c’est le genre de sujet qui le branche grave.” Tous deux dénotent une même aisance langagière intégrante et compétitive, des racines bien ancrées dans le système scolaire et une origine sociale privilégiée. Par contre, la langue de No est criblée d’injures, d’humiliations, de rancœur et de violence : “ça se voyait qu’il avait rien d’autre à foutre ... tu veux ma photo ou qu’est-ce qu’elle a ma gueule ... voilà ce qu’on devient, des putains de bêtes.” Vulgaire à l’extrême et en guerre contre la société dont elle est exclue, No ne fait qu’envenimer la situation en accentuant un clivage socio-culturel désormais insoluble. En soutenant la sentence selon laquelle “dehors, on n’a pas d’amis” (Vigan, 2007: 20), la jeune SDF souligne les clichés, les préjugés discriminatoires qui la marginalisent et la cantonnent dans un monde à part, dans un ghetto.

Par l’intermédiaire de Lou et de la générosité ingénue qui la pousse vers l’altérité extrême, le lecteur pénètre dans un univers social qui, très certainement, lui serait resté inconnu s’il ne s’y était introduit par la lecture d’une fiction. Cette pratique culturelle fait naître en nous l’empathie qui, selon Alexandre Gefen, constitue le premier pas pour une approche éthique de l’autre tant virtuelle que réelle :

La valeur ajoutée de l’empathie narrative est donc de dépasser par l’immersion du lecteur dans la fiction les limites et les biais de l’empathie sociale ordinaire. [...] Elle est donc autant un exercice culturel où le rôle des processus linguistiques est essentiel, qu’une aptitude personnelle : dans l’empathie, la médiation permise par l’affect est indissociable d’un vocabulaire et d’une forme de rationalité permettant non seulement de nous sentir mais aussi de nous penser nous-mêmes en l’autre – et, partant, l’autre en nous-mêmes. (Gefen, 2017: 155)

Par conséquent, il est clair que l’intellect et la sensibilité gagnent à s’allier à un certain pragmatisme basé sur l’expérience revisitée si l’objectif poursuivi est d’améliorer le dialogue et l’entente au-delà des clivages socio-culturels. Rabelais n’avait-il pas affirmé dès le XVII^e siècle que “Science sans conscience n’est que ruine de l’âme” ?

No et Lou paraissent s’allier quelques siècles plus tard pour illustrer cette maxime par l’union de leurs compétences respectives. No est débrouillarde et ne se laisse pas faire dans la jungle qu’est la rue, surtout en tant que femme. Elle sait se protéger et se faire quelques alliés, garder ses distances pour se maintenir en vie ; le moment venu, son esprit pratique lui permettra de prendre la décision la plus raisonnable. Avec son sens habituel de l’analyse et de la déduction, Lou a repéré avec perspicacité et précision cette manière d’agir de No dès leur première rencontre : “Dans mon lit j’ai regretté de ne pas lui avoir demandé son âge, ça me tracassait. Elle avait l’air si jeune. En même temps il m’avait semblé qu’elle connaissait vraiment la vie, ou plutôt qu’elle connaissait de la vie quelque chose qui faisait peur” (2007: 20). Inversement, No s’impatiente de voir à quel point sa jeune amie analyse, décrit, conceptualise et conclut après une observation minutieuse et quasi scientifique de tout ce qui attire son attention toujours en éveil et sa curiosité jamais rassasiée. Toutefois, elle n’est pas insensible à la concentration et à l’application dont fait preuve son amie, qualités qu’elle essaie d’imiter : “Un jour elle m’a aidée à découper des formes géométriques pour le lycée, elle s’applique en vrai, les lèvres pincées, elle voulait pas que je lui parle, elle avait peur de rater, ça avait l’air tellement important pour elle, que tout soit parfait” (2007: 137).

Ainsi, chacune agit en fonction de ses aptitudes : l’une mène une réflexion permanente, abstraite et profonde mais dénuée de maturité et d’expérience ; l’autre opte pour une prise de décisions de nature empirique, brutale, mais assurée des conséquences. De cette manière, le lecteur découvre grâce à ces deux protagonistes deux schémas comportementaux distincts qui s’avèrent additionnels et non exclusifs : l’un se révèle ingénument spéculatif tandis que l’autre s’affirme paradoxalement fonctionnel.

Ici, il apparaît clairement que le confort du lecteur est mis à mal car celui-ci se rend compte qu’un tel discours ambivalent dénonce les formes de la perversion contemporaine à travers le questionnement de la pensée dichotomique. Surtout dans la mesure où le but de cette confrontation n’est pas de trancher mais bien d’unir ces deux voix (de briser le silence de mort et de rancœur) afin de trouver une autre voie qui ouvrira sur l’avenir. Finissons-en avec les jugements hâtifs, réductionnistes et conformistes car les enquêtes menées sur le terrain prouvent bien que l’être humain n’est pas théorisable et que l’écriture tout comme la lecture doivent être plurielles.

4. Dispositifs sémiotiques de nature socio-culturelle

En puisant son sujet dans le réel, Delphine de Vigan met en scène un problème social concret, celui de l’exclusion, et participe de ce courant mentionné au début du présent article, la littérature de terrain. L’INSEE indique qu’il existe en France en 2018, 200 000 à 300 000 sans-abri dont 40% sont des femmes ; 70% des SDF ont entre 16 et 18 ans et le nombre de femmes est en augmentation constante. Face à cet échec politique et économique, la littérature semble vouloir prendre la relève et conscientiser ses lecteurs, celles et ceux pour qui la lecture est affaire de savoir et d’engagement. En

effet, cette production littéraire entreprend une inflexion référentielle qui nous permet d'éprouver et d'expérimenter le réel. Lors de son intervention du 19 juin 2015 à L'EHESS dans le cadre d'un colloque intitulé, "Arts, littérature et sciences sociales - Epistémologie des formes", Dominique Viart décrit les divers aspects de ce courant qui se réclame du *work in process* ; en quelques mots, une écriture-lecture aux formes changeantes, qui révèle des pans de réel ignorés, de manière intensive et qualitative. Maylis de Kérangal et Olivia Rosenthal, avec leurs romans respectifs intitulés *Réparer les vivants* (2004) et *Que font les rennes après Noël ?* (2010), participent à cette déconstruction des certitudes conceptuelles et formelles en s'immiscant dans des lieux peu amènes tels que l'hôpital ou l'abattoir. Afin d'en finir avec cette « banalité du mal » dont parlait Hannah Arendt (à une toute autre époque mais qui nous concerne tout autant plongés que nous sommes dans l'infra-ordinaire de notre quotidien), ces romancières usent et abusent de la plasticité du genre romanesque pour impacter le lecteur. Car là réside le grand défi de cette écriture : trouver les mots justes pour dire les maux dont nous souffrons grâce à l'écoute attentive de l'autre.

De fait, nommer constitue le premier pas vers la lucidité après quoi viendront l'affrontement et la réparation ; c'est ainsi que se dessine le processus de résilience à l'œuvre dans ce roman : voir et écouter, c'est déjà rencontrer ; nommer et partager contribuent à remédier. En adoptant une optique néoréaliste qui l'a conduite à enquêter très sérieusement sur le terrain, Olivia Rosenthal se prononce pour une littérature à but injonctif :

Il y a dans l'histoire une forme de déterminisme contre lequel le personnage peut ou non lutter mais qui constituera le noyau de toute son activité mentale. Le roman raconte de la pensée en acte, une pensée qui insuffle la vie, qui produit du sens, qui irradie le monde, qui s'imisce partout, qui envahit, qui règle et dérègle les affects, qui s'échappe, construit et détruit, bref qui exerce un pouvoir très concret. (Zimmermann, 2005: 163)

La mise en récit opérée par Delphine de Vigan adhère à ce régime d'écriture et happe l'attention du lecteur. Pour nous immerger dans l'univers scolaire de Lou extrêmement bien réglé par M. Marin, professeur de français à la veille de la retraite, le récit débute *in medias res* ; procédé occasionnant un effet formidable, similaire à celui d'une contre-plongée cinématographique et qui annonce à la manière d'un indice formel, les nombreuses surprises à venir. Parmi celles-ci, le fait que Lou souffre d'une sorte de trac, d'agoraphobie qui entraîne une frayeur absolue des exposés. Comment est-il possible qu'une élève surdouée, qui est en avance de deux ans sur ses camarades, panique à ce point devant un exercice qu'elle n'aura aucune difficulté à rédiger ? Le dysfonctionnement familial aurait-il quelque chose à voir dans ce manque de confiance en soi ? Judicieuse, elle opte pour un thème original, risqué, qui lui assurera un "ailleurs" où elle saura évoluer sans sombrer dans la banalité, la facilité ou l'éternel retour sur soi. Au cours de "déambulations curieuses" en compagnie de sa nouvelle amie, Lou

use de la première personne pour partager avec nous sa découverte des mœurs chaotiques d'une sans-abri. L'écriture alterne un monologue tantôt introspectif, tantôt analytique, avec un dialogue semi-empathique, semi-disjonctif. Ainsi, le fil conducteur du projet d'exposé mené par la collégienne unit à la fois l'écriture d'une aventure et l'aventure d'une écriture ; deux formes scripturaires que le nouveau roman avait dissociées et que le récit contemporain réunit en se prononçant en faveur de l'éclectisme formel et conceptuel. La réflexion suivante de Lou, énoncée et structurée telle que le fait une adolescente en quête de lumières mais submergée par les incohérences environnantes, s'affiche comme un exemple éloquent de ce fait d'écriture :

Avant, je croyais que *les choses* avaient une raison d'être, un sens caché. Avant je croyais que ce sens présidait à l'organisation du monde. Mais c'est une illusion de penser qu'il y a des raisons bonnes ou mauvaises, et en cela la grammaire est un mensonge pour nous faire croire que les propositions s'articulent entre elles dans une logique que l'étude révèle, un mensonge perpétué depuis des siècles, car je sais maintenant que la vie n'est qu'une succession de repos et de déséquilibres dont l'ordre n'obéit à aucune nécessité. (Vigan, 2007: 209)

Excellente élève persuadée que le savoir distillé par l'école ne doit pas être remis en cause et qu'il doit être absorbé tel quel, Lou fait la douloureuse expérience de la critique et de l'autocritique, conditions *sine qua non* à la construction de soi. Cependant, ce ne sont pas les maîtres ni les parents qu'elles condamnent à la manière habituelle des adolescents rebelles puisqu'ils ne sont eux-mêmes que des victimes, des intermédiaires, de l'idéologie régnante. Bien au contraire, la jeune fille démystifie la neutralité de la grammaire en révélant le pouvoir de l'ordre syntactique sur la pensée. À partir de la prise de conscience d'une supercherie majeure et délétère basée sur l'obéissance et le respect de l'ordre établi, Lou institue donc le doute, la méfiance, l'incertitude, l'esprit critique, la vigilance et la lucidité comme vecteurs clé de la pensée.

N'est-il pas déconcertant et légèrement inquiétant que ce soit une adolescente de 14 ans qui incite le lecteur à explorer tout système imposé surtout quand celui-ci semble des plus indispensables et bénéfiques ? L'adolescence qui est pourtant reconvenue comme étant l'âge de la passion et de certains délires, se manifeste chez Lou tout au contraire sous l'égide de la démythification, de la distanciation et de la clairvoyance. Et cette pensée profonde nous est transmise dans une langue fraîche et simple, à l'aide d'arguments et d'exemples incontestables car si le système existe, il ne constitue pas tant le problème *per se* que l'usage que chacun en fait. Aporie, paradoxe insoutenable, défi stimulant à relever incessamment, rocher de Sisyphe : comment agissons-nous ? Polichinelle d'un invisible marionnettiste ou être pensant en quête de mots justes et de figures exactes aptes à nous distraire et à nous instruire en même temps : que sommes-nous ?

Si Lou est parvenue à cette découverte primordiale qui fera date dans la fondation de son identité, c'est bien grâce à la rencontre de No (/Non) qui joue le rôle d'un déclencheur de questionnements. Néanmoins, elle n'aurait pas bénéficié de cet apprentissage déterminant pour son avenir sans l'avidité de découvrir et de comprendre qui l'anime au quotidien, sans la capacité d'analyse du moi imbriqué dans un réseau aux multiples liens plus aliénants les uns que les autres. Lou ne rejettera pas en bloc tous les systèmes à l'instar de No, car elle jouit encore de la protection bienveillante de ses parents et l'on se risque à croire que c'est une chance pour elle. Mais elle arborera désormais un regard critique et autocritique sur *les choses* comme elle dit, qui semblent aller de soi. Lorsque les murs tombent, que les frontières s'effacent et que les clivages s'estompent, une toute autre réalité apparaît, fruit d'une sorte de sérendipité entendue comme l'art de trouver ce qu'on ne cherche pas. Si ce terme relève en premier lieu des sciences dures, il nous semble aussi fort pertinent dans le domaine des sciences humaines et sociales qui ont toujours et encore besoin de s'actualiser.

5. *Dispositifs sémiotiques de nature éthique*

Durant l'allocution mentionnée auparavant, Dominique Viart précise que l'auteur de littérature de terrain simule l'immersion dans un secteur défavorisé et volontairement ignoré, en y incorporant ses personnages pour une interaction de longue durée afin d'illustrer le lecteur en contexte. Loin de prétendre à une scientificité, celui-ci se projette pourtant dans son enquête et y fait participer son lecteur par le biais du recours aux affects. Alliant prospection et imagination, l'ethnologie du proche permet de déconcerter le lecteur et de le recentrer face aux grandes absurdités de notre temps. À ce titre, François Maspero, généreux éditeur des voix gauchistes des années 60-80, s'inscrit dans cette mouvance en se faisant le porte-parole des oubliés de ce monde et en considérant que "*Plutôt que de regarder, dire : ça me regarde*". Mort en 2015, cet insatiable voyageur a consacré ses dernières années à une écriture qui "parle de souffrances, d'amitiés, de solidarité. Et de convictions" (Esteban le veilleur, 2002: 41).

Et c'est pour atteindre cet objectif que le roman que nous étudions dévoile les rouages sordides de l'inframonde où naviguent dangereusement No et Lou, au moyen de discours entremêlés en provenance de plusieurs singularités. À cet égard, les remarques de Claude Duchet reprises par Pierre Popovic concernant l'approche socio-critique des textes littéraires nous permettent de réajuster notre activité lectrice

La " sociocritique interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences ", écrit Duchet, à quoi peuvent s'ajouter les contradictions, les passages énigmatiques, les dérives sémiotiques, les inutilités (personnages surnuméraires, énumérations hasardeuses), l'invention pure et simple (d'une langue par exemple), les relations sémantiques curieuses, les conflits poétiques ou les apories narratives, en clair : tout ce qui relève du sens et non de la signification (étant entendu que le sens

est toujours mouvement et la signification arrêté), tout ce qui témoigne d'un déplacement sémiotique productif, tout ce qui porte la trace d'une complexité sémantique et de ce saut véritable dans l'imagination qui caractérise les textes de littérature. (Popovic, 2011: 18)

Les regards posés sur la marginalisation en question proviennent de différents angles, donnant lieu à une polyphonie : Lou s'affiche comme l'adolescente innocente, généreuse, tolérante, téméraire et idéaliste ; sa mère se révèle fragile et profondément atteinte par la tragédie, puis attentive et bienveillante pour soigner la peine d'autrui ; son père est courageux, persévérant dans sa volonté de sauver sa famille mais lucide quant à ses limites pour changer le monde ; No, dans cette relation quadrangulaire fort inégale, apparaît comme le produit d'un système implacable où les exclus ne sont justement plus en mesure de changer pour s'intégrer. Car, si le roman se clôt sur le retour à l'harmonie pour la famille Bertignac, il ne voit pour No qu'un départ vers un autre *no man's land*, soi-disant en Irlande, aussi humainement désertique que la gare parisienne où elle avait ses habitudes. Dans la bouche d'une adolescente de ce début de siècle, la désillusion s'exprime comme suit : " La vérité c'est que *les choses sont ce qu'elles sont*. La réalité reprend toujours le dessus et l'illusion s'éloigne sans qu'on s'en rende compte. La réalité a toujours le dernier mot. [...] Il ne faut pas espérer changer le monde car le monde est bien plus fort que nous " (191). Ce constat qui marque la fin d'un roman d'apprentissage et la découverte d'une vocation d'écrivaine (récit entendu comme passeur de vécus réels ou fictifs, mais toujours vrais), fait écho à cette autre constatation de Lou une centaine de pages en amont :

Je voudrais lui dire que moi j'ai besoin d'elle [...] même si je sais que c'est le monde à l'envers, de toute façon le monde tourne à l'envers, il n'y a qu'à regarder autour de soi, je voudrais lui dire qu'elle me manque, même si c'est absurde, même si c'est elle qui manque de tout, de tout ce qu'il faut pour vivre, mais moi aussi je suis toute seule et je suis venue la chercher. (92-93)

La fiction prend ici des allures de témoignage grâce à la contextualisation basée sur des éléments référentiels vérifiables, grâce aux divers registres de langue orale probants selon les âges et les milieux, aux fortes émotions tuées ou exprimées, partageables, et au dénouement qui laisse partir No vers d'autres horizons qui seront peut-être plus cléments. En tous cas, elle aura permis à Lou de soigner ses blessures et de renouer les liens avec chaque membre de sa famille, désormais réunie. Par ailleurs, la précarité qu'incarne No sous tous les aspects (physique, émotionnel, social, économique, etc.) et sa disparition subite mènent Lou à relativiser et, plus encore, à oublier ses phobies personnelles. La découverte violente et impitoyable de l'étrangeté l'a fait grandir, mûrir et affirmer son identité : plus aucun prétexte pour se soustraire à l'exposé scolaire, plus aucune question évasive pour esquiver son premier amour. Ainsi la fin ne sera-t-elle pas à proprement parler heureuse mais lucide dans la mesure où chaque protagoniste aura

ouvert les yeux sur sa réalité grâce à une approche plus ouverte de celle de l'autre, usant de sa propre marge de liberté pour agir dans le respect et l'intérêt d'autrui.

Dans cette perspective, la narration de l'expérience de l'altérité qui révèle le soi à soi-même contribue de façon cruciale à l'éducation selon la philosophe Sandra Laugier :

Cette attention à la *vie humaine* dans ses motifs et détails particuliers, dans ses capacités d'improvisation, déplace l'enjeu de l'éthique et de la littérature vers la perception, et redéfinit la compétence éthique en termes de perception affinée et agissante, d'éducation de la sensibilité : éducation du lecteur par l'auteur, qui lui rend perceptible telle ou telle situation, tel caractère, en le plaçant (le décrivant) dans le cadre adéquat. Le véritable réalisme est le retour à la vie humaine ordinaire, à ce qui est important pour nous. (Laugier, 2006: 195)

Loin de refaire le jeu de la littérature engagée qui connut sa période de gloire dans les années 60-70, cette littérature de l'engagement offre une double forme heuristique dont "une part tient à l'enquête de terrain proprement dite dont les dispositifs sont mis en récit et l'autre au travail textuel lui-même, c'est-à-dire à la forme heuristique prise par la narration" (Viart: 2016). Cette théorisation tentée par Dominique Viart résulte d'autant plus intéressante pour notre étude que Delphine de Vigan s'est bien chargée de l'adapter à sa propre conception de la littérature en la manipulant à son gré au cours de ses publications. Loin d'en faire son unique méthode d'écriture comme ses consœurs Maylis de Kérangal et Olivia Rosenthal, elle me semble pourtant prendre pour soi certains dispositifs de ce courant contemporain. Lou réalise une enquête de terrain auprès d'une SDF afin de faire un exposé en classe ; les documents de tout type qu'elle rassemblera après consultation des archives de bibliothèque et d'internet seront évalués à l'aune de l'expérience vécue avec No ; l'obligation de s'immerger dans le milieu décrit et ses conditions de vie relève de l'éthique, de la véracité du texte partagé. Il ne s'agit donc plus ici du pacte de vérité théorisé par Philippe Lejeune qui résulte obsolète de nos jours puisque l'on sait bien que jamais la subjectivité ne cédera le pas à l'objectivité. Bien au contraire et sous couvert de récit romanesque (forme hybride s'il en est), Delphine de Vigan nous offre une sorte d'allégorie ethnosociologique dont elle espère que l'impact sera sinon supérieur, du moins égal aux chiffres, courbes et autres représentations graphiques des données scientifiques.

Car si la fiction reste un moyen de raconter et décrire le monde, elle vise surtout à l'interroger et à le contester, à se l'approprier et à le transformer. Elle porte un regard extrêmement critique sur les modes de vie contemporains, sur l'indifférence qui jouit d'une impunité totale malgré l'agression avérée des systèmes compétitifs. Mais afin d'amplifier la focale et de ne pas rester dans le cadre d'un échange entre adultes proposé par François Bon avec *Sortie d'usine* (1983) ou Nathalie Kuperman avec *Nous étions des êtres vivants* (2012), Delphine de Vigan nous transmet un récit à la première personne, fruit de l'expérience douloureuse d'une adolescente. En

dépît de son jeune âge et de son ingénuité, de son manque de connaissances scientifiques et d'expériences professionnelles, Lou peut prendre la parole et fournir un matériau précieux pour les experts en sciences sociales et humaines. Ces derniers reconnaissent aujourd'hui que la fiction constitue une source d'informations précieuse puisqu'elle rejette la banalisation du regard indifférent et permet de défamiliariser le connu (Viart, 2016). C'est justement pour la déconstruction des certitudes conceptuelles en œuvre dans les fictions critiques que les sociologues la consultent, l'analysent et l'interprètent.

Ainsi en va-t-il de Harold Garfinkel, sociologue étatsunien et instigateur de l'ethnométhodologie dont le but essentiel est de baser les enquêtes et les statistiques sur l'analyse des discours des premiers concernés par la problématique étudiée, c'est-à-dire, les laissés-pour-compte. Privilégier les locuteurs constitue un vrai défi et révèle une porosité épistémologique d'autant plus prégnante que l'épistémè littéraire s'avère fluctuant dans ses concepts et ses pratiques. C'est dans ce sens qu'inclure *No et moi* dans la littérature de terrain me paraît justifié puisque notre ère n'est pas au purisme sinon à l'éclectisme et au dynamisme, attitudes qui rendent justice au plus grand nombre.

Afin de parfaire cette entreprise hybride au croisement de la littérature et des sciences humaines et sociales, l'écrivaine s'insinue également dans le domaine philosophique. Au-delà de la valeur informative de l'enquête menée, s'impose une plus-value de l'ordre du néo-humanisme qui vise à prendre soin de l'homme. S'identifiant à la philosophie foucauldienne du souci de soi, cette écriture du moi prétend soigner, sinon guérir, l'être en souffrance. Elle surgit avec la nouvelle vague psychanalytique cultivée par le père de l'autofiction, Serge Doubrovsky dans les années 70, qui en fait l'axe structurant de son œuvre. Prendre la parole en son nom, s'exposer, mêler fiction et réel tout en respectant un pacte de sincérité qui fait foi de la responsabilité éthique du locuteur, s'éloigner de toute considération politiquement correcte, rejeter l'ambition totalisante et la prétention théorisante, revendiquer la singularité identitaire et sa nature changeante, opter pour un récit fragmenté et inachevé, performatif et comminatoire.

En un mot, ces écrits divulgués pour exercer une fonction thérapeutique tentent de dire la nature et les circonstances du sujet souffrant d'aujourd'hui qui ne correspond plus à cette altérité radicale dont parlait Emmanuel Lévinas issue de la post-guerre et circonscrite dans des catégories facilement repérables : la veuve, l'orphelin et le pauvre. Aujourd'hui, les mal-aimés et nécessiteux d'amour et d'attention, de parole et d'écoute, se trouvent tous hors-champ, dans un effacement implacable de leur être. Ils partagent leur détresse dans cet élan solidaire que Paul Ricœur avait analysé tout au long de son essai intitulé *Soi-même comme un autre*. Depuis l'ethnosociobiographie d'Annie Ernaux (1983), en passant par les biographies obliques de Pascal Quignard (2011), pour parvenir à l'hommage fait à la langue par François Meyronnis (2012) en guise de résilience, ces écrits cherchent le baume apte à anesthésier les blessures de l'implacable lutte quotidienne pour survivre. Des plaies physiques, émotionnelles ou existentielles que se charge de panser l'art qui consiste à sculpter la langue en unissant

réel et imaginaire, éthique et esthétique. Marie-Hélène Boblet explique cet effet lénifiant de la littérature perceptible, entre autres auteurs, chez Sylvie Germain, l'auteur d'*Immensités* :

[...] la blessure ontologique est esthétisée ; elle est transformée en blessure écrite et lue : « *Wundgelesen* : du lu meurtri, de la blessure lue, rendue lisible ». Médiatisée, elle est comme « perlaborée » par la mise en image et la figuration ou par la mise en récit et la fictionalisation. La blessure lue ne blesse plus. L'opération cathartique de l'écriture qui traduit ce qui cogne et insiste débrutalise l'émotion originnaire. (Boblet, 2012: 17)

6. *Considérations conclusives*

Cette littérature contemporaine nourrit un domaine de recherche de plein droit : axée sur le néo-humanisme et le néo-réalisme, elle est en quête d'un mieux-être pour chaque individu au cœur de la communauté qui lui est échue. Dans cette perspective actuelle, le néo-réalisme comprend le réel dans sa dimension polysémique pour saisir l'être humain non pas comme produit d'un discours monolithique, mais bien dans tout son inépuisable potentiel. Quand le naturalisme zolien prétendait définir l'homme à l'aide de quelques expériences simplificatrices de laboratoire (stimuli-réponses appliqués aux cobayes), le néo-naturalisme du *XXI*^e siècle démultiplie de façon exponentielle les situations problématiques auxquelles chacun doit faire face. De par sa volonté d'ouverture, de tolérance et d'équité, l'écrivain de ce courant crée des identités narratives toujours différentes afin que nulle ne soit érigée en archétype ou en paria. La complexité et la pluralité de chaque protagoniste sont telles qu'elles interdisent tout jugement de valeur, tout poncif. En se construisant soi-même à travers le processus de lecture-écriture, le sujet enrichit donc son univers et, en conséquence, sa langue. Il ne l'emploie plus seulement comme un simple instrument de communication à des fins pragmatiques, mais aussi comme une matière première perfectible *sine fine* à laquelle il imprime ses propres inflexions en fonction de sa sensibilité et de son vécu. À la suite de quoi la langue devient tangible et l'expérience esthétique haptique puisqu'elle est appréhendée comme une matière première artistique au même titre que la peinture, la musique ou la danse. Et comme cette dernière, elle fonde sa corporéité sur les synesthésies, les correspondances ainsi que Barthes la percevait à travers sa corporéité. Ce primat accordé à la littérature par l'intermédiaire de la plasticité de la langue et de son accès pour tous, témoigne de son désir de doter l'homme d'un atout majeur, inhérent à son espèce mais qu'il semble pourtant ignorer ou plus encore, mépriser.

Un aphorisme français prétend qu'il vaut mieux s'abstenir dans le doute mais libre à moi de penser le contraire car je croirais plutôt que, dans la plupart des cas, le silence entretient l'ignorance. La liberté d'expression, à la première personne et à voix haute, est un droit irrévocable que chaque individu se doit d'exercer afin de prendre une place,

aussi infime soit-elle, dans le débat incessant que nous menons. Écoutons plutôt l'invitation de Chloé Delaume à nous unir à ce militantisme dignifiant : “J'écris, ce qui signifie que pour moi chaque mot est un pouvoir. Les mots, pas les discours. S'emparer, appliquer des mots au quotidien” (Delaume, 2019: 78).

Cette générosité de la langue, envers soi-même et envers l'autre, s'impose à nous lorsque les institutions défont. C'est en maniant la langue avec intelligence et sensibilité (concepts et affects), que chacun pourra construire son propre récit, réflexif et dialectique, afin de forger son identité singulière et plurielle ; singulière car unique en soi et plurielle car adaptable à l'autre. Lorsque Claire Marin cite Henri Michaux, c'est justement pour prouver à quel point le poète abondait en ce sens quand il louait la praxis littéraire :

Ce livre, cette expérience donc qui semble toute venue de l'égoïsme, j'irais bien jusqu'à dire qu'elle est sociale, tant voilà une opération à la portée de tout le monde et qui semble devoir être profitable aux faibles, aux malades et aux maladifs, aux enfants, aux opprimés et inadaptés de toute sorte. Ces imaginatifs souffrants, involontaires, perpétuels, je voudrais de cette façon au moins leur avoir été utile. (Marin, 2003: 32)

Michaux ne prétendait pas combler le vide qui l'angoissait depuis sa plus tendre enfance ni par l'écriture, ni par la peinture ; cependant il avait intériorisé ses pratiques artistiques au point d'en faire une forme de vie. Et c'est probablement ainsi qu'il faut saisir la désillusion de Lou qui s'avère alors toute relative. Loin de prendre son aventure avec No pour un échec, la lycéenne doit en tirer des leçons qui l'armeront pour l'avenir. En guise de connaissances, elle doit admettre que la vie est une rude épreuve et que tout rite initiatique entraîne chagrins et blessures, ruptures et disparitions. Par ailleurs, son amitié pour la jeune sans-abri a, d'une manière paradoxale, donné l'élan à cette dernière de larguer les amarres et d'aller tenter sa chance ailleurs ainsi que le prédisait Michaux pour lui-même : “Un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin des mers” (Michaux, 1966 : 249).

Il ressort de cette diversité de réactions observées dans un contexte social particulier une conception de la fonction thérapeutique de la littérature qui enquête sur le réel. Pour certains, ce sera un retour à un équilibre perdu ; pour d'autres, ce sera la poursuite sous d'autres cieux d'un chemin chaotique. Mais ce qui est en partage ici, c'est la lueur d'espoir inhérente à tout changement. Elle surgit quand une expérience commune permet d'échapper à la fragmentation urbaine et d'accéder à une société plus sensible et solidaire, muée par un principe éthico-esthétique d'émergence. Compris comme la base d'une ontologie pluraliste ainsi que l'affirme Tiphaine Samoyault, ce principe défend l'existence et la génération spontanée de la complexité organisationnelle de notre univers.

[...] je dégage une définition de l'écriture où il s'agit de transformer l'expérience de la perte en expérience de la privation [...]. Écrire serait donc tenter de retrouver ce qu'on a perdu et de trouver ce qu'on n'a pas. De se priver de la perte elle-même. Cela

ne peut se faire qu'en sortant, au moins provisoirement, de la mélancolie, et en décidant de « seconder le monde », qui signifie selon moi de reconnaître au monde le pouvoir de me priver de ma perte. Ce pouvoir du monde sur la singularité du moi est ce qu'affirme le roman et que n'affirme pas la poésie. Bien qu'ouvrant à une pensée du singulier, le roman inscrit ses voix, en cela qu'elles s'efforcent d'être plusieurs, dans le chœur collectif. (Zimmermann, 2005: 92-93)

Vu comme un système rhizomatique qui par essence nie l'origine perçue comme archétype, le monde est dès lors ouvert à toute innovation. Il en est de même pour cette littérature de terrain à visée thérapeutique dans la mesure où elle cultive, livre après livre, une liberté créatrice absolue.

Bibliographie

- BARTHES, Roland. (1970). *S/Z*. Paris : Éditions du Seuil.
- BOBLET, Marie-Hélène. (2012, avril). “Le roman d’après l’ère du soupçon : entre émerveillement et tourment”. *Cahiers CERRAC*. Récupéré de <http://cahiers-ceracc.univ-paris3.fr/static/pdf/cahier5.pdf>.
- BON, François. (1982). *Sortie d'usine*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- DELAUME, Chloé. (2019). *Mes bien chères sœurs*. Paris : Seuil.
- DUCHET, Claude. (1971). “Pour une sociocritique ou variations sur un incipit”. *Littérature*, 1, 5-14.
- ERNAUX, Annie. (1983). *La place*. Paris : Gallimard Folio.
- ESTEBAN le veilleur. (2002, novembre, décembre). [La Matricule des Angés]. *François Maspero*. Récupéré de http://www.lmda.net/din2/n_port.php?Idp=MAT04194
- GEFEN, Alexandre. (2015). *Inventer une vie. La fabrique littéraire de l'individu*. Paris : Les Impressions nouvelles.
- GEFEN, Alexandre. (2017). *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Éditions Corti.
- GERMAIN, Sylvie. (2011). *Le monde sans vous*. Paris : Albin Michel.
- KÉRANGAL, Maylis de. (2014). *Réparer les vivants*. Paris: Gallimard Folio.
- KUPERMAN, Nathalie. (2010). *Nous étions des êtres vivants*. Paris : Gallimard NRF.
- LAUGIER, Sandra. (2006). *Éthique littérature vie humaine*. Paris : PUF.
- MARIN, Claire. (2003). *L'épreuve de soi*. Paris : Armand Colin.
- MAURUS, Patrick; et POPOVIC, Pierre. (2013). *Actualité de la sociocritique*. Paris : L'Harmattan.
- MEYRONNIS, François. (2012). *Tout autre. Une confession*. Paris : Gallimard NRF.
- MICHAUX, Henri. (1966 [1939]). “Peintures” dans *L'espace du dedans*. Gallimard.
- POPOVIC, Pierre. (2011). “La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir”. Récupéré de <https://journals.openedition.org/pratiques/1762>

- QUIGNARD, Pascal. (2011). *Les solidarités mystérieuses*. Paris: Gallimard Folio.
- ROSENTHAL, Olivia. (2010). *Que font les rennes après Noël ?* Paris : Gallimard Folio.
- VIART, Dominique. (2013). *Anthologie de la littérature contemporaine française. Romans et récits depuis 1980*. Paris : Armand Colin.
- VIART, Dominique. [CRAL]. (2016, 11 janvier). *Les littératures de terrain par Dominique Viart*. Vidéo. Récupéré de https://www.youtube.com/watch?v=t4HNL-IG_SU.
- VIGAN, Delphine de. (2007). *No et moi*. Paris : Éditions JC Lattès.
- ZIMMERMANN, Laurent. (2005). *L'aujourd'hui du roman*. Paris : Éditions Cécile Default.